

Les six voyages
de
Jean Baptiste Tavernier
Ecuyer Baron d'Aubonne,

En Turquie, en Perse, et aux Indes

Première Partie,
Où il n'est parlé que de la Turquie et de
la Perse

M. DC. LXXVI (1676)

TABLE DES INDICATIONS
du
LIVRE QUATRIÈME

Description de la Perse.

Chapitre 5. Description d'Ispahan ville capitale des États du roi de Perse.

Chapitre 8. De la religion des Gaures qui sont les descendants des anciens Persans adorateurs du feu.

Chapitre 18. Entretien du roi avec l'auteur touchant les princes de l'Europe, et comme Sa Majesté voulut qu'il fût de ses divertissements pendant tout un jour.

Chapitre V.
Description d'Ispahan ville capitale
des états du roi de Perse.

Ispahan, Sphahan, ou Sphaon comme le prononcent les Persans, est au 90. d. de longitude, au 32. d. 45. m. de latitude, dans la province d'*Hierac* qui fait partie de l'ancien royaume des Parthes. C'est la capitale de toute la Perse, et une très grande ville où le roi tient ordinairement sa cour. Les archives des Persans portent que ce n'était autrefois que deux villages contigus, dont l'un appartenait à *Haider*, et l'autre *Neamed-Olahi*, et les deux moitiés d'Ispahan retiennent encore ces deux noms, d'où se forment deux partis entre le peuple et souvent de grands débats, chacun voulant préférer son quartier à l'autre. Ispahan ne pouvait donc guère passer que pour un village, avant que le Grand Cha-Abas eût conquis les royaumes de Lar et d'Ormus ; mais ce prince voyant une si belle assiette, tant pour être plus près des provinces qu'il avait nouvellement conquises, que pour le dessein qu'il avait d'étendre ses états au levant et au couchant, comme il les avait accrus vers le midi, il quitta le séjour de Casbin de Sultanie, pour faire sa résidence à Ispahan comme au centre de son empire.

Cette ville qui est parvenue depuis ce temps-là à la grandeur où on la voit aujourd'hui, est assise dans une vaste plaine qui de trois côtés s'étend à quinze ou vingt lieues ; et cette plaine est très fertile sur tout aux endroits où on peut conduire l'eau. Du côté du midi environ à deux lieues d'Ispahan s'élève une fort haute montagne, au sommet de laquelle vers le couchant on voit des restes d'une forteresse, où l'on tient que Darius était dans la seconde bataille qu'Alexandre donna aux Persans dans cette plaine. Du côté du levant il y a une grotte dans le roc, ou naturelle ou artificielle, et à laquelle peut-être l'art et la nature ont également contribué. Il en sort une source d'eau qui est très bonne, et il y a un Dervis qui y demeure ordinairement. Les Gaures viennent aussi à cette grotte deux ou trois fois l'an pour faire leurs sacrifices dont je parlerai ensuite, parce que de là ils peuvent voir leur cimetière qui n'en est éloigné que d'une petite lieue.

Le circuit d'Ispahan y comprenant les faubourgs, n'est guère moins grand que celui de Paris, mais il y a à Paris dix fois plus de peuple qu'à Ispahan. Il ne faut pas s'étonner si cette ville est d'une si grande étendue si peu peuplée, parce que chaque famille a sa maison en particulier, et presque chaque maison son jardin, que de cette manière il y a beaucoup de vide. De quelque côté qu'on y arrive on découvre d'abord les tours des mosquées, et puis les arbres qui environnent les maisons, de sorte que de loin Ispahan ressemble plus à une forêt qu'à une ville. Comme la plaine est fertile, elle est fort habitée ; mais on n'y voit point de grands villages, et ce ne sont que de petits hameaux de trois ou quatre maisons tout au plus.

Les murailles d'Ispahan ne sont que de terre, accompagnées de quelques méchantes tours, sans créneaux ni plateformes, sans bastions ni redoutes, sans aucune autre défense. Il n'y a aussi que de très méchants fossés, peu larges et peu profonds, et toujours à sec. Comme les murailles ne sont que de terre, on en voit en plusieurs endroits de grands pans tombés, ou qui ont été abattus par les habitants pour accourcir le chemin, lors qu'ils veulent entrer dans la ville ou en sortir. On y conte dix portes qui ne sont aussi que de terre et sans aucune défense, et les principales sont *Der-vasalsehab* qui n'est pas loin du Palais du roi, *Der-Tokchi*, *Der-Mark*, *Der-Vasal Lembon*, *Der-Nasan-Abad*, *Der-Cha*, et *Der-Dekt*. Les portes qui ferment la ville sont faites d'aix grossièrement joints, et couverts de lames de fer larges de quatre travers de doigt et de l'épaisseur d'un écu blanc, avec quelques clous à tête plate qui attachent ensemble le bois et le fer. On ne porte point les clés des portes au gouverneur de

la ville, et on les laisse à la garde d'un simple portier qui ouvre et ferme quand il lui plaît ; et d'ailleurs on peut entrer dans Ispahan, et en sortir à toutes heures de jour et de nuit par plusieurs ouvertures que les pluies ou les habitants ont faites, comme j'ai dit, dans les murailles en divers endroits.

La ville d'Ispahan est mal percée ; les rues sont étroites et inégales, et la plupart fort obscures, à cause des voûtes que l'on fait pour aller à couvert d'une maison à l'autre, et l'on marche quelquefois dessous deux cents pas à tâtons. Ces rues sont le plus souvent remplies de mille ordures, et de bêtes mortes que l'on y jette ; ce qui cause une grande puanteur, et qui pourrait engendrer la peste sans l'extraordinaire bonté de l'air qui y règne comme je dirai ailleurs. Il y a dans la plupart de ces rues des puits à fleur de terre, qui sont bouchés en été, mais que l'on ouvre en hiver pour servir d'égout à la pluie et à la neige, qui de ces puits vont se rendre par des trous dans des canaux voûtés qui sont au milieu des rues. Il y a de plus devant chaque maison un trou qui sert de réceptacle à toutes les ordures, et que les paysans viennent vider et enlever pour en engraisser leurs terres, ce qui les rend bonnes en augmente la fertilité. Tous les matins, le paysan vient en charger son âne, et c'est une chose à remarquer que se servant pour fumer son champ de toutes sortes d'ordures, il ramasse avec plus de soin celles des Arméniens et des Juifs qui boivent du vin, encore mieux celles des Francs qui en boivent davantage, que celles des Persans qui n'en boivent point. C'est le profit des valets des maisons qui vendent la charge d'âne depuis cinq *Kasbeké* jusqu'à dix ou douze, selon qu'ils jugent que la chose vaut.

Les rues d'Ispahan, comme de toutes les villes de la Perse, ne sont point pavées, ce qui cause de grandes incommodités en été et en hiver. Car en été la poussière crève les yeux, étant portée par le moindre vent d'une rue à l'autre ; si ce n'est aux rues des gros marchands, autour du Meydan, où trois fois le jour, le matin, à midi, et au soir, il y a des gens gagés pour arroser les rues, tant pour abattre la poussière, que pour donner quelque rafraîchissement. Il y a aussi quantité de ces mêmes gens qui vont par les rues avec une outre pleine d'eau, une tasse à la main, de la glace dans un sac, pour donner à boire à ceux qui en veulent. Ils ne prennent point d'argent de personne, et ils sont payés du fond qui procède des legs que plusieurs font en mourant. Cette poussière des rues qui incommode en été, se convertit en hiver en boue où l'on est jusqu'à mi-jambe, ce qui arrive quand il a plu ou lors que la neige fond. Il est vrai que l'on

ne voit presque alors personne dans les rues, parce qu'y ayant comme j'ai dit un canal voûté dans chacune, quand la terre est détrempée il est souvent arrivé que venant à manquer sous le cheval, il s'est fait un trou d'où le cavalier et le cheval n'ont pu se tirer sans être blessés. D'ailleurs, comme je l'ai remarqué dans ma relation du sérail du Grand Seigneur, les Persans sont superstitieux jusqu'à ce point que de ne vouloir pas recevoir dans leurs maisons un homme qui vient de dehors, et qui aurait la moindre éclaboussure sur son habit, parce que si par hasard ils venaient à la toucher ils se croiraient aussitôt immondes ; et c'est encore par cette raison que lors qu'il a plu ou que la neige vient à fondre, on ne va voir personne sans grande nécessité.

On rencontre aussi de temps en temps dans les rues de petites fosses au pied des murailles, où les Persans n'ont point de honte de s'accroupir sur les talons pour pisser dedans en présence de tout le monde. Comme il y a en bien des endroits quelque petite eau courante, ils en prennent dans la main et se lavent en même temps la partie que la pudeur défend de nommer ; mais s'ils sont pressés de lâcher leur urine en quelque lieu où il ne se trouve point d'eau, par une salle et honteuse superstition ils frottent cette même partie contre la muraille, ou avec de la terre ce qu'ils tiennent pour une grande propreté et pour une marque de modestie.

Ce qui contribue encore à rendre les rues d'Ispahan fort sales, est que les bouchers y laissent aller le sang et les excréments des bêtes qu'ils tuent, et toutes ces ordures y demeurent jusqu'à ce que les paysans les viennent enlever. S'il meurt un cheval ou un chameau, une mule ou un âne, on les jette dans la rue, et il n'y a point de police pour cela. Il est vrai qu'il y a bientôt des gens qui viennent acheter la bête morte de celui à qui elle appartient, et ils en font du *Harissé* qu'ils vendent pour les pauvres ouvriers. Ce harissé s'apprête de cette manière. On fait cuire la chair de la bête morte avec du blé, et quand elle est bien cuite on brasse le tout ensemble, de sorte que cela vient comme en bouillie. Mais on fait aussi du harissé de bon mouton, et on vend l'un et l'autre dans le grand Meydan et aux autres places de la ville.

Si la ville d'Ispahan est sale et une fange continuelle quand il a plu, il faut aussi remarquer que tous ceux qui en ont le moyen n'y vont jamais qu'à cheval, avec un ou deux valets de pied appelés *chatters* qui courent devant pour faire faire passage. On va le plus souvent dans les rues au petit galop, sans crainte de blesser aucun enfant. Car les enfants ne s'amuse point à jouer dans les rues

comme font les nôtres, et dès qu'ils sont sortis de l'école ils vont s'asseoir auprès de leurs pères pour s'instruire peu à peu dans la profession, ce qui se pratique dans toute la Perse.

Ces *chaters* ou valets de pied sont gens qui ont entre eux une maîtrise, et font un métier de bien courir. Le roi et les seigneurs de la cour en ont plusieurs à leur service, et les Persans tiennent qu'il est de la grandeur d'en avoir beaucoup. Ces *chaters* servent de père en fils, et font leur apprentissage à la course. Dès l'âge de six ou sept ans, on les accoutume à marcher légèrement. La première année ils courent une lieue d'une haleine, et vont une manière de petit trot. La seconde ils courent deux ou trois lieues, et il en va des années suivantes à proportion. Environ l'âge de dix-huit ans on commence à leur donner une petite besace de farine sur le dos, avec une plaque pour faire du pain, et une bouteille d'eau, et il faut qu'ils courent avec cette charge. La raison pourquoi on en use de la sorte, est que quand on les envoie dans le pays, ils ne suivent pas le chemin des caravanes, mais ils coupent droit, et traversent des pays déserts où ils ne trouvent point d'eau, il faut qu'ils s'accoutument à porter toute leur provision. Le roi et les grands seigneurs n'ont point de ces *chaters* qu'ils ne soient passés maîtres, et cela ne se fait pas sans quelque cérémonie, et sans faire une course qui est comme le chef-d'œuvre du *chater*.

Si le maître du *chater* qui veut être reçu maître est un grand seigneur, il invite tous ses amis, et fait dresser un échafaud dans le Meydan où la collation est préparée, et où les courtisanes viennent divertir la compagnie. Il n'y a pas un des invités qui n'apporte quelque chose pour donner au *chater* après la course, l'un une toque, l'autre une ceinture, et de plusieurs présents qu'il reçoit il en fait part aux autres *chaters*. Il se présente donc dans la place les cuisses toutes nues, et les jambes frottées d'une certaine graisse, n'ayant autour du corps qu'un simple petit caleçon, avec une ceinture à trois sonnettes qui viennent lui battre sur le ventre. En cet équipage, il part d'*Ali-Capi* *, dont je parlerai bientôt en décrivant le Meydan, et depuis le soleil levant jusques au soleil couchant il court douze fois jusqu'à une pierre qui est vers les montagnes à une lieue et demie de la ville, faisant de la sorte en ce peu de temps trente-six de nos lieues communes, ce qui est plus de chemin qu'il n'y en a de Paris à Orléans. Pendant que le *chater* court il y a *Kourouk* dans le Meydan

* *Ali Qapu*

et dans tout le chemin par où il passe, et trois ou quatre cents cavaliers ne font qu'aller et venir incessamment, pour voir s'il n'y a point de fourberie dans la course du chater, et quand il se rapproche d'Ispahan ils prennent le devant pour avertir qu'il retourne. A chaque fois qu'il part et qu'il revient, les trompettes et les timbales se font entendre, et à la pierre qui est au bout de la carrière il y a des gens qui tiennent des flèches, et qui en donnent une à chaque course au chater qu'il va porter à Ali-Capi. Toutes les fois qu'il retourne les courtisanes viennent l'essuyer et lui font caresse, et pendant toutes ces courses il ne mange rien, parce que cela l'empêcherait de marcher, mais de temps en temps il boit du sorbet. Quand il s'est bien acquitté de ses douze courses, que l'on compte le soir par les douze flèches qu'il a apportées, il est reçu à la maîtrise par l'aveu des principaux valets de pied du roi qui ont le commandement sur tous les autres, et qu'il a priés de favoriser sa réception. Les kans ou gouverneurs des grandes provinces font courir de même leurs chaters dans les lieux de leur résidence et avec la même cérémonie, et chacun leur fait des présents comme à Ispahan, ce qui monte quelquefois à une assez grosse somme, dont ils font part, comme j'ai dit, à leurs camarades.

La forteresse d'Ispahan n'est pas une pièce fort remarquable. Elle joint la muraille de la ville du côté du Midi, et est deux fois plus longue que large, sans nulle défense que de quelques méchantes tours rondes toutes de terre de même que tout le corps de la place. C'est où le roi tient toutes les raretés qu'il a achetées, ou qu'il a reçues en présent des gouverneurs des provinces et des étrangers ; car pour ce qui est de son trésor, je crois qu'il consiste principalement en la vaisselle d'or qu'il tient dans son palais pour son service. Devant la forteresse il y a un grand champ que l'on laboure, et où on sème du riz et d'autres grains, et la maison des Capucins n'est guère éloignée de ce lieu-là.

Tout Ispahan en général, à la réserve du grand Meydan *, et de quelques bazars qui sont des rues voûtées où se tiennent les marchands, ressemble plutôt à un grand village qu'à une ville. Les maisons sont écartées les unes des autres, ayant chacune son jardin assez mal entretenu où il n'y a le plus souvent qu'un méchant arbre. Bien loin, comme j'ai dit, que les rues soient tirées à droite ligne, elles vont en serpentant une maison avançant sur l'autre, ce qui est

* Meydan-e Chah

tout à fait désagréable à la vue. Il est vrai que l'on commence depuis quelques années à mieux bâtir, mais c'est hors de la ville : car ceux qui ont le moyen de faire bâtir, ont aussi le moyen d'entretenir des chevaux pour venir à Ispahan ; et pour ce qui est des femmes, il leur est indifférent d'être dans la ville ou hors de la ville, puis qu'elles ne sortent que fort rarement de la maison, et qu'elles ne vont jamais à pied.

Le *Meydan* ou la grande place d'Ispahan est un ouvrage du grand Cha-Abas, et il ne l'aurait pas fait faire, si un prince de la race des anciens rois de Perse lui eût voulu céder le vieux Meydan avec la maison qui l'accompagne, et plusieurs droits qui en dépendaient. C'est ce refus qui fit prendre à Cha-Abas le dessein d'une nouvelle place, pour y attirer les marchands et ruiner la maison de ce prince, en désertant ce quartier de la ville qui est maintenant moins habité. Ce n'est pas loin de ce vieux Meydan, que les Augustins d'un côté, et les Carmes de l'autre ont leurs maisons, et les Juifs sont aussi dans le même voisinage. Il y a encore deux côtés de ce Meydan en leur entier, et sous les portiques il n'y a que des gens qui vendent du fruit et autres sortes de vivres. Les deux autres côtés sont comme en ruine, mais quand tout était en bon état, il était aussi beau que le nouveau ; et il y a de quoi s'étonner que le prince qui le fit bâtir ne choisit pas la place que Cha-Abas prit pour le sien, comme étant beaucoup plus proche de la rivière d'où l'on tire de grandes commodités.

Le grand Meydan est donc une place d'environ sept cents pas de long, et de deux à trois cents de large, de sorte qu'elle a beaucoup plus de longueur que de largeur. Elle est bâtie des quatre côtés, et est assise dans sa longueur du septentrion au midi. Il y a des portiques tout autour, et au-dessus des terrasses, le long desquelles du côté de la ville il y a de petites chambres de neuf ou dix pieds de haut et qui dépérissent fort, n'ayant été bâties que de ces briques cuites au soleil. Elles sont occupées pour la plus grande partie par les plus infâmes courtisanes de la ville. A quelques pas des portiques il y a un canal, revêtu de pierre, mais mal entretenu, qui règne tout à l'entour de la place ; et Cha-Abas fit planter des arbres d'espace en espace, mais ils dépérissent de jour en jour, et quand il en meurt un on néglige d'en mettre un autre à la place. Le canal où beaucoup de pierres viennent à manquer, n'est pas toujours aussi bien rempli d'eau, et celle qui y croupit en été rend une puanteur fort incommode.

Il y a au milieu de la place un grand arbre, ou mât planté, comme

ceux que nous plantons en Europe, pour exercer le peuple à tirer à l'oiseau, et c'est aussi à peu près pour un semblable exercice. Quand le roi veut tirer on met au haut de l'arbre une coupe d'or, et c'est avec la flèche qu'on la doit abattre. Il faut pour cela courir à bride abattue, il n'est pas permis de tirer qu'après avoir passé l'arbre, en se renversant sur la croupe du cheval ; ce qui est encore un reste de l'ancienne coutume des Parthes qui tuaient leurs ennemis en fuyant. La coupe d'or est pour celui qui l'abat, et j'ai vu Cha-Sefi, aïeul du roi qui règne présentement, en cinq courses qu'il fit, abattre trois de ces coupes.

De cet arbre qui est au milieu de la place jusqu'à la grande mosquée, c'est où l'on vend le bois et le charbon. Du même arbre jusqu'à l'horloge qui est au côté du nord, on ne voit que des vendeurs de vieilles ferrailles, de vieux harnais de chevaux, de vieux tapis, et d'autres vieilles nippes comme dans nos friperies. De cet arbre enfin jusqu'à une autre mosquée qui est au midi vis-à-vis de l'horloge, c'est l'endroit où l'on vend des poules et des pigeons. Le reste de la place du côté du palais est toujours net et sans aucune boutique, parce que le plus souvent le roi sort vers le soir pour avoir le plaisir de voir combattre des lions, des ours, des taureaux, des béliers, des coqs, et autres sortes d'animaux qu'on amène en cette place. Le peuple d'Ispahan comme en plusieurs autres villes, est divisé en deux partis, l'un qui s'appelle *Hedari*, et l'autre *Nametlai*, et dans tous ces combats d'animaux il se fait entre les deux partis des gageures considérables. Le roi qui demeure neutre fait donner au maître de l'animal qui a eu le dessus, tantôt 5 tomans, et tantôt 10 et quelquefois jusqu'à 20 ; et celui qui a gagné la gageure lui fait aussi présent de quelque chose. Ils ont aussi un jeu à rompre des œufs en les frappant par la pointe l'un contre l'autre, et il y a de ces œufs qui valent jusqu'à trois ou quatre écus. Les poules qui les font sont d'une contrée qu'on appelle *Sausevare* environ à cent lieues d'Ispahan vers la Province de Karason, et il y a des coqs de ce pays-là qui sont beaucoup plus beaux et plus puissants que les coqs ordinaires et qui coûtent cent écus. Des bateleurs viennent aussi les après-dînées dresser leurs théâtres au Meydan, et vers le soir les joueurs de marionnettes entourent de toile une place en carré, et au travers d'une autre toile fort fine font paraître leurs marionnettes qui ne font que des ombres, qui font mille plaisantes postures. Quand le jeu est fini, ils viennent demander quelque chose aux assistants, et chacun leur donne ce qu'il lui plaît. Tous les vendredis qui sont comme des jours de marché, tout le Meydan est rempli de peuple, et

les paysans y apportent tout ce qui se travaille dans les villages, comme des portes et des fenêtres prêtes à pendre, des châssis, des cadenas, et autres choses de cette nature. C'est aussi en ces jours-là qu'on y vend des chevaux, des chameaux, des mulets, et des ânes, ce qui y amène beaucoup de monde de tous les côtés.

Du côté du couchant où est la porte du palais du roi et la porte d'Ali, on voit rangées entre les portiques et le canal environ soixante et dix pièces de canon grands et petits sur leurs affûts. Ce sont les canons que le grand Cha-Abas fit venir d'Ormus avec l'horloge du Meydan dont je parlerai bientôt, après qu'il le fut rendu maître de cette ville, et les Anglais devaient en avoir leur part, puis qu'ils lui avaient aidé à la prendre, et qu'il n'en serait pas venu à bout sans leur secours.

Voici maintenant ce que contiennent les bâtiments qui enferment cette grande place, et pour conduire le lecteur d'un quartier à l'autre, je commencerai par la face du midi. Depuis le coin de cette face qui touche celle du levant, jusques à une mosquée qui est au milieu, ce sont toutes boutiques de selliers, et depuis la mosquée jusqu'à l'autre coin qui touche la face du couchant, c'est le quartier des libraires et relieurs et des bahutiers. Au milieu de cette face du midi il y a un grand portail avec une tour de chaque côté, lequel donne passage à une mosquée dont la porte est toute couverte de lames d'argent, et c'est assurément la plus belle porte et la plus belle entrée de toutes les mosquées de la Perse.

A l'autre bout de la même face où elle joint celle du couchant, il y a un grand portail par où l'on se rend à une fausse porte du palais du roi, joignant laquelle dès qu'on est entré on trouve l'appartement du Grand Trésorier qui est un eunuque blanc, et qui ayant les clés de la chambre du Trésor où l'on tient les sacs d'argent, a soin de payer tout ce que le roi ordonne. C'est par cette fausse porte qu'on fait entrer tous les vivres pour la maison du roi, et qu'on se rend aux offices qui forment une grande cour, dont un des côtés est pour les manufactures des tapis d'or et de soie, et des brocarts d'or que le roi entretient pour son service. C'est dans ce même enclos que les Francs qui sont aux gages de Sa Majesté, et qui demeurent à Zulfa, viennent travailler le jour, comme aussi quelques autres excellents ouvriers qui ont quelque science particulière.

La face du couchant qui fait l'une des deux longueurs du Meydan, est disposée de cette manière. Depuis l'angle du midi qui touche le quartier des bahutiers jusques au palais du roi, ce ne sont que

quincailliers qui vendent de toutes sortes de menues marchandises de Nuremberg et de Venise.

Pour ce qui est du palais du roi je ne puis en faire une belle description, parce qu'il n'y a aucune beauté, ni dans les bâtiments, ni dans les jardins. Je crois avoir été aussi avant qu'on y peut aller toutes les fois que j'ai été appelé auprès de Sa Majesté ; mais à la réserve de quatre salons qu'on appelle le *Divans*, il n'a rien paru à mes yeux que quelques petites galeries basses et étroites où deux hommes ont de la peine aller de front. J'ai dépeint ailleurs deux de ces divans, l'un qui s'avance sur le Meydan à côté de la porte du palais, et un autre au-dedans où il reçoit les ambassadeurs ; les deux autres sont à peu près de la même structure, mais plus petits, dans l'un desquels j'eus audience du roi avec le Calaat dont il m'avait honoré.

Depuis la porte du palais du roi jusques à celle d'Ali, appelée *Ali Capi* *, ce sont des orfèvres, des lapidaires, et des graveurs de cachets de pierre. Cette porte d'Ali est toute simple et sans ornement, et elle donne passage dans une grande allée, au bout de laquelle est une autre porte dont le seuil est une pierre ronde, pour laquelle les Persans ont un grand respect. C'est proprement cette porte que l'on appelle la porte d'Ali, et la cour qui est au-delà est un asile inviolable pour tout criminel qui s'y peut sauver.

Entre la porte d'Ali et l'autre angle de la même face du couchant il y a une grande porte qui donne entrée dans un bazar où tous les Arméniens qui demeurent à Zulfa ont leurs boutiques, et où ils vendent de toutes sortes de draps qu'ils apportent de l'Europe, comme draps d'Angleterre et de Hollande ; et draps d'écarlate de Venise, avec quelques autres marchandises rares pour la Perse.

Au bout de ce bazar où sont les Arméniens, on entre dans un grand carvansera à double étage que la mère de Cha-Abas II a fait bâtir. Il y a au milieu un grand bassin et aux quatre coins quatre grandes portes par où l'on entre dans quatre autres carvanseras. Je veux bien donner ici en passant un bon avis à ceux qui iront à l'avenir pour négocier en Perse. S'ils n'ont pas de grosses marchandises, ils ne doivent pas prendre des chambres basses qui sont trois fois plus chères que celles de dessus, parce que les marchands qui ont plusieurs gros ballots recherchent celles d'en bas pour n'avoir pas la peine de faire porter en haut leurs marchandises.

* *Ali Qapu*

D'ailleurs les chambres où le soleil donne le plus, où il entre par conséquent plus de chaleur en été, sont celles qui coûtent le moins de louage. Ce n'est pas que toutes les chambres des carvanseras ne soient taxées par le roi à un même prix, mais le concierge qui songe à son profit fait accroire au marchand que les chambres qu'il demande sont déjà louées, particulièrement celles des coins qui sont les plus grandes et les plus commodes. Ainsi un marchand qui veut demeurer un an à Ispahan pour ses affaires, avant que d'avoir la clé d'une bonne chambre, est quelquefois obligé de faire présent au concierge d'un toman ou deux selon la qualité de la chambre qu'il lui demande. Sans cet artifice du concierge le louage des chambres ne serait pas cher, et la chose comme j'ai dit, est taxée par le roi. Ce qu'il y a de bon dans ces carvanseras, est qu'on y est plus en sûreté que dans des maisons particulières, parce que s'il arrivait qu'une pièce de marchandise fût dérobée, ou qu'un homme qui achète à crédit fit banqueroute au marchand, le concierge doit répondre de l'un et de l'autre. Mais aussi il faut que le marchand donne deux pour cent de tout ce qu'il vend, et quand un marché est fait, on va trouver le concierge qui couche dans son livre tant la marchandise que les noms du vendeur et de l'acheteur. Comme c'est au concierge à répondre du dernier, s'il ne le connaît pas bien il va s'informer s'il est solvable, au cas que cela ne se trouve pas, le marchand reprend sa marchandise. Quelquefois aussi le marchand pour sauver les deux pour cent s'entend avec l'acheteur, et tâche de faire sortir sa marchandise à l'insu du concierge, en donnant quelque chose à un de ses commis qui ferme les yeux. Mais aussi s'il arrive que l'acheteur fasse banqueroute, le marchand n'ose s'en plaindre, parce que la chose n'est pas écrite dans le livre du roi, et qu'il a fraudé ses droits. Je parle de ceci comme savant, car ayant négocié plusieurs fois avec un homme qui m'avait toujours très bien payé, et qu'on estimait fort riche, et dans la dernière affaire que je fis avec lui de soixante-sept toman, ayant négligé d'en avertir le Concierge, je perdis ma somme sans ressource, parce que la fantaisie prit à mon débiteur de me la nier sur ce qu'elle n'était pas écrite sur le livre du roi, ce qui tient lieu de promesse dont le paiement est assuré. Car quand le terme est échu, si le débiteur n'apporte pas de l'argent, c'est au concierge à l'aller chercher, et s'il ne satisfait pas à ce qu'il doit, on lui fait donner tous les jours des coups de bâton sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il paye.

Pour ce qui est de la sûreté des bazars, elle est aussi assez grande, et les marchands ferment le soir leurs boutiques légèrement, parce

que toute la nuit ils sont bien gardés dedans et dehors. Quant aux petites boutiques qui sont dans le Meydan, chacun serre le soir sa marchandise dans des coffres fermés à cadenas, et on les range tous à un endroit de la place, mais pour de grosses marchandises comme des tentes, des cordes, et autres choses qui tiennent beaucoup de place, on ne fait qu'étendre dessus une grande toile attachée à des bâtons plantés en terre ; car il y a aussi toute la nuit des gardes dans le Meydan. Je reviens à cette place, et il faut en achever la description.

Entre la porte d'Ali et celle qui conduit au bazar où les Arméniens ont leurs boutiques, c'est où se tiennent les ouvriers en cuir de roussi, qui sont de petites outres que l'on met sous le ventre du cheval, de petits seaux, et autres choses qui servent à l'équipage d'un cavalier, comme aussi les faiseurs d'arcs et de flèches, et les fourbisseurs. De cette dernière porte jusques au bout de la galerie, ce sont des boutiques de droguistes et d'épiciers.

A l'angle des deux faces du couchant, et du septentrion, il y a une porte qui donne entrée dans un grand bazar, où se tiennent les marchands qui vendent des robes, des chemises, des caleçons, des bas, et autres choses de cette nature. On y vend aussi des souliers de chagrin pour homme et pour femme ; et cette sorte de souliers ne se porte que par des gens qui sont au-dessus du commun.

De ce bazar on passe à un autre qui est plus grand, et dont la quatrième partie est pleine d'ouvriers en cuivre qui font des pots, des plats, des assiettes, et autres ustensiles de ménage et il y a aussi des tailleurs de limes, et des faiseurs de lames de scie. Le reste de ce grand bazar est occupé par des teinturiers de toiles ; et au bout du bazar il y a un très beau carvansera où sont tous les marchands qui vendent le musc, les cuirs de roussi, et les fourrures.

J'ai remarqué ailleurs que le roi tire un grand revenu des bazars et des carvanseras qu'il a fait bâtir, et que ce revenu est particulièrement affecté pour sa bouche et l'entretien ordinaire de sa maison. Car la loi de Mahomet défendant aux princes de charger le peuple par des douanes, des taxes ou des impôts, ils ne croient pas que l'argent qui en revient soit bien légitime pour l'employer aux usages de la vie, et ils feraient scrupule de s'en servir pour leur bouche dans l'opinion qu'ils ont que les viandes ne leur profiteraient pas. C'est aussi en vertu de cette défense de Mahomet que les marchands se licencient autant qu'ils peuvent à passer les douanes sans payer, ne croyant pas offenser le prince puis qu'ils ne pêchent

point contre la loi ; d'autant plus que s'il fallait satisfaire à tous les droits, les marchandises monteraient si haut que cela romprait le cours du commerce. Le revenu des carvanseras, des bazars, et des jardins ne suffirait peut-être pas pour la cuisine du roi, mais il faut remarquer que les kans ou gouverneurs de provinces ont soin de l'entretenir tour à tour chacun sa semaine, et que de la sorte il ne sort point pour cela d'argent du trésor.

Je viens à la face du Meydan qui est vers le nord. On a fait sous les portiques des séparations pour des chambres qui donnent sur la place, et où l'on va fumer le tabac et boire le café. Les bancs de ces chambres sont faits en amphithéâtres, et au milieu de chacune il y a un bassin plein d'eau courante, qui sert à remplir la pipe d'eau quand la fumée du tabac en a rendu la couleur désagréable. Tous les Persans qui sont un peu à leur aise ne manquent pas de se rendre tous les jours dans ces lieux-là entre sept et huit heures du matin, et on leur présente d'abord la pipe avec une tasse de café. Mais le grand Cha-Abas qui était un prince de beaucoup d'esprit, voyant que ces chambres étaient autant de lieux d'assemblée pour s'entretenir des affaires d'État, ce qui ne lui plaisait pas, pour rompre le cours à de petites cabales qui en pouvaient naître, il s'avisa de cet artifice. Il ordonna qu'un mollah irait tous les matins dans chaque chambre avant que personne y vint, et qu'il entretiendrait ces preneurs de tabac et de café, tantôt de quelque point de la loi, tantôt d'histoires et de poésie. Cette coutume, dont j'ai fait mention ailleurs, s'observe encore aujourd'hui, et après que deux ou trois heures se sont passées dans cet exercice, le Mollah se levant crie à tous ceux de la chambre : *A la bonne heure, que chacun se retire, et qu'il aille à ses affaires.* Chacun sort incontinent à l'exhortation du mollah, qui a reçu auparavant quelque petite libéralité de la compagnie.

Au milieu de cette face du nord, il y a un grand portail, au-dessus duquel est une horloge que Cha-Abas fit apporter d'Ormus quand il prit cette ville sur les Portugais. Mais cette horloge est une pièce fort inutile, parce qu'elle ne va point, et qu'il n'y a pas grande apparence qu'on la remette en état. Une grande galerie règne tout autour, et est ouverte de tous côtés, n'ayant qu'un simple couvert soutenu par des colonnes. C'est sur cette galerie ou ce balcon si on l'aime mieux, où tous les soirs quand le soleil se couche et à minuit, il se fait un concert de trompettes et de timbales qui se font entendre par toute la ville. Pour dire la chose comme elle, ce n'est pas une musique fort agréable, et une oreille délicate s'en divertirait fort mal. En quelques endroits de cette galerie on a ménagé de petites

chambres où demeurent les principaux du concert. Dans toutes les villes où des kans font leur résidence, et non pas en d'autres, on a le privilège d'une même fanfare de cymbales et de trompettes.

De côté et d'autre de ce portail qui est sous l'horloge, il y a cinq ou six bancs de joailliers, qui y étalent quelques rubis et quelques perles, des émeraudes, des grenats, et des turquoises, qui ne sont pas de grande valeur. Chaque espèce est mise à part dans un petit plat, et tout le banc est couvert d'un rets de soie au travers auquel on voit les pierres, afin qu'on n'en puisse dérober.

Vis-à-vis du même portail en allant vers la face du midi, on trouve deux bornes hautes de cinq ou six pieds, et éloignées l'une de l'autre de sept ou huit. C'est pour le jeu de mail à cheval, et il faut en courant frapper la boule et la faire passer entre les deux bornes.

De ce portail on entre dans un enclos qui ressemble fort à celui de la foire saint Germain, et c'est où se tiennent les marchands de brocards d'or et d'argent, et d'autres riches étoffes, comme aussi les marchands de toiles fines.

Le quatrième côté du Meydan qui est au levant, et qui répond à l'autre grande face où est la maison du roi, est disposé de cette manière. On voit au milieu une mosquée dont le dôme est couvert de terre cuite, et tant le dôme que le portail qui est fort haut, tout est vernissé. On y monte par neuf ou dix marches, et elle a en face la porte d'Ali qui est de l'autre côté de la place. Du bout de ces portiques qui touche le côté du nord jusqu'à la mosquée, ce sont tous marchands de soie à coudre tant ronde que plate, et de plusieurs menus ouvrages de soie, comme de rubans, de lacets, de jarretières, et d'autres choses de cette nature. De la mosquée jusqu'à l'autre bout, ce sont toutes sortes de tourneurs en bois, qui ne font guère autre chose que des berceaux d'enfant et des rouets. Il y a aussi des batteurs de coton dont ils font des couvertures piquées. Au dehors des portiques, il n'y a que des forgerons pour des faux, des marteaux, des tenailles, des clous, et d'autres choses semblables, avec quelques couteliers.

Voilà tout ce qui se peut recueillir de plus particulier, tant de la ville d'Ispahan, que de cette grande place, dont quelques-uns ont peut-être fait de plus belles peintures, soit par le discours, soit par le burin. Mais le papier qui souffre tout, représente ordinairement les choses plus belles qu'elles ne sont en effet, et les peintres ont accoutumé de flatter, ce qui est fort éloigné de mon génie. J'ai dit les choses comme elles sont ; et je les ai vues plus souvent et plus

longtemps qu'aucun Franc qui soit passé en Asie, ayant fait six voyages en Perse pendant l'espace de quarante ans.

Chapitre VIII. De la Religion des Gaures qui sont les descendants des anciens Perses adoreurs du feu.

Il n'y a jamais eu de peuples plus jaloux de cacher les mystères de leur religion que les Gaures, et pour découvrir ce que j'ai à écrire de la leur, il m'a fallu les pratiquer quelque temps en plusieurs de mes voyages, tant en Perse que dans les États du grand Mogol.

De l'état présent des Gaures.

Depuis que les Persans commencèrent à persécuter les Gaures, il s'en retira une grande partie à Surate, et en d'autres lieux de la province de Guzarate. Aujourd'hui le roi de Perse les laisse vivre en liberté, il y en a plus de dix mille à *Kerman*, où sur la fin de l'année 1654. je demurai trois mois pour terminer quelques affaires que j'avais avec eux ; pendant lequel temps j'eus assez de loisir pour me bien informer de la forme de leur Religion et de leurs coutumes. Ceux qui habitent aux Indes sont tous gens de métier, la plupart tourneurs en ivoire ; et ceux de *Kerman* travaillent en laine, comme je l'ai remarqué dans la description que j'ai faite de cette ville. A quatre journées de là ils ont un principal temple où leur Grand Prêtre fait sa résidence, et ils sont obligés d'aller une fois en leur vie en pèlerinage en ce lieu-là. Il y a aussi des Gaures à *Ispahan* ville capitale de la Perse, comme je dirai ailleurs.

De leur origine et de leurs prophètes.

Ils disent que le père de leur Prophète était Franc de nation, appelé *Azer* et sculpteur de son métier. Qu'il sortit de son pays pour venir habiter le leur qui était alors la ville de *Babylone*, où il prit une femme qui se nommait *Doghdon*. Qu'une nuit cette femme eût une vision et qu'il lui sembla que Dieu l'envoyoit visiter du Paradis par un Ange, qui lui apporta de riches habillements dont il la revêtit. Qu'une lumière céleste se répandit aussitôt sur son visage et la rendit belle comme le Soleil, et que s'étant éveillée elle connut qu'elle était grosse, de laquelle grossesse est venu le Prophète qu'ils nomment *Ebrabim-zer Ateucht*. Que les Astrologues de ce temps-là

eurent connaissance par la contemplation des astres de la naissance de cet enfant envoyé de Dieu, qui devait gouverner les hommes et régner dans les cœurs. Que ces mêmes Astrologues allèrent déclarer la chose au roi, lui disant qu'il naîtrait un enfant qui lui enlèverait un jour sa couronne. Que ce roi qui se nommait *Neubrout*, et avait acquis la couronne par tyrannie, de peur de la perdre commanda qu'on mit à mort toutes les femmes qui se trouveraient enceintes dans l'étendue de son Empire, ce qui fut exécuté. Mais voici le miracle qu'ils racontent, et qui sauva la mère et l'enfant.

Par une providence particulière de Dieu, la grossesse de la mère de leur Prophète n'ayant pas paru comme celle des autres femmes, elle échappa de la mort et enfanta le Prophète en son temps. Son mari qui jusqu'alors n'avait pas eu connaissance de ce mystère, voyant qu'il était en danger de perdre la tête s'il ne découvrait la chose au roi, au cas que le roi vint à la savoir d'ailleurs, fut lui avouer qu'il lui était né un fils, et que sa femme avait été enceinte sans qu'il s'en fût aperçu. Qu'elle avait par son adresse échappé à la recherche de ceux qu'il avait commis pour faire mourir toutes les femmes enceintes, et qu'ainsi l'enfant fut conservé.

Cet enfant, disent les Gaures, ne fut pas plutôt né qu'il se prit à rire, contre la coutume de tous les autres enfants qui pleurent en sortant du ventre de leur mère comme ressentant déjà les misères de cette vie, car venant au monde pour y triompher des cœurs des hommes, ce devait être avec des marques de joie, et les peuples commençaient de leur côté à se réjouir des félicités futures dont ils le flattaient. Cela étant rapporté au roi il fit appeler ses astrologues, pour savoir d'eux ce que pouvait signifier une chose si extraordinaire, et ce que devait devenir cet enfant. Les astrologues ne l'ayant pas sans doute bien satisfait, il fit venir cet enfant en sa présence, et le voulut tuer de sa main propre d'un coup d'épée, ce qu'il ne put faire, Dieu l'ayant puni sur-le-champ et lui ayant fait sécher le bras. Le roi bien loin de s'humilier par un si visible châtement, se laissa transporter à la colère, commandant qu'on allumât un grand feu et qu'on jetât cet enfant dedans pour y être consumé. Mais par la puissance de Dieu le feu qu'on avait préparé pour brûler l'enfant, se convertit en un lit de roses où il reposa fort doucement.

Ceux qui commencèrent dès lors à honorer ce petit Prophète, prirent de ce feu qui a été conservé jusques à cette heure. Ils le gardent, disent-ils, en mémoire de ce grand miracle, et ils l'ont en grande vénération pour avoir servi à faire connaître le mérite de leur

Prophète, dont je parlerai plus amplement dans la suite.

Le roi n'en demeura pas là, et n'ayant pu être convaincu de son impiété par ces deux merveilles, il fit préparer de nouveaux supplices au petit enfant. Mais Dieu châtia son incrédulité et celle de son peuple, en leur envoyant une fi grande abondance de mouchérons et d'une nature si maligne, que tous ceux qui en étaient picqués mouraient sans ressource, s'ils ne venaient promptement s'humilier devant le Prophète, et lui baiser les pieds en témoignage de leur repentance. Le roi qui continuait dans son opiniâtreté en reçut une punition plus exemplaire, car un de ces mouchérons lui étant entré dans une oreille il mourut de ce supplice qui fut très-cruel.

Celui qui lui succéda se nommait *Cha Glochtès*. Il entreprit aussi au commencement de son règne de persécuter le petit enfant, qui croissait toujours et en âge et en vertu. Il le fit mettre en prison ; mais il fut bien étonné quand aussitôt on lui vint rapporter qu'un cheval qu'il aimait passionnément, se tenant assuré quand il le montait à la guerre de remporter la victoire, avait les quatre jambes perdues. Il fut plus sage que son prédécesseur, et reconnaissant d'où lui venait une telle punition, il fit sortir le Prophète de prison, lui demanda pardon de son incrédulité, et le pria d'intercéder pour le rétablissement des jambes de son cheval. Le Prophète voulant bien lui faire cette grâce pria Dieu par quatre fois, et à chaque fois une des jambes du cheval revint à son premier état. Le roi voyant cette merveille fut à demi converti, et résolut de reconnaître cet enfant pour Prophète. Mais voulant s'assurer davantage de la vérité de sa mission, il lui proposa de se jeter dans un bain d'argent fondu qu'il lui ferait préparer, lui promettant que s'il en sortait aussi sain et entier qu'en y entrant, et lui et son peuple le recevraient comme envoyé de Dieu, et se soumettraient à ce qu'il était venu leur enseigner. Le Prophète accepta cette offre avec beaucoup de résolution, et le bain étant prêt comme le roi l'avait proposé, il s'y jeta sans crainte, et en sortit comme il y était entré sans avoir souffert le moindre mal. Alors le roi l'adora, et tout le peuple qui était présent, le tenant pour véritable Prophète, et ils le nommèrent *Zer-Ateucht*, comme qui dirait *Lavé d'argent*.

Ce Prophète voyant que tous les peuples universellement l'avaient en grande vénération se cacha à leurs yeux, et ils ne le virent plus. Ils ne savent proprement ce qu'il est devenu, ce qui leur fait croire à la plupart qu'il fut enlevé en Paradis en corps et en âme. D'autres disent qu'ayant trouvé auprès de Bagdad un cercueil de fer dans le

chemin il se mit dedans, et que le cercueil fut emporté par les Anges. Ils donnent trois enfants à leur Prophète ; mais qui ne sont pas encore au monde, quoique leurs noms leur aient été déjà donnés. Ils disent que ce Prophète *Ebrahim* passant une rivière miraculeusement sans bateau, trois gouttes de sa semence tombèrent dans l'eau, et qu'elles sont là conservées jusques sur la fin du monde. Que Dieu enverra une fille fort chérie de lui sur cette même eau ; et que par la réception de la première goutte de cette semence elle deviendra grosse du premier enfant, qu'ils nomment par avance *Ouchider*. Il fera son entrée dans ce monde avec grande autorité, fera recevoir la loi que son père *Ebrahim* avait apportée, et prêchant avec éloquence la confirmera par plusieurs miracles. Le second qui s'appellera *Ouchiderma* sera conçu de la même façon, il secondera les desseins de son frère, et l'assistant dans le ministère de la prédication pour aller prêcher par tout le monde, fera arrêter le cours du Soleil l'espace de dix jours, pour obliger les peuples par ce miracle à croire ce qu'il leur annoncera. Le troisième sera conçu de la même mère comme les deux autres, et s'appellera *Senoiothotius* : Il viendra au monde avec plus d'autorité que les deux autres frères, pour achever de réduire tous les peuples à la religion de leur Prophète ; ensuite de quoi se fera la résurrection universelle, auquel temps les âmes qui sont en Paradis ou en Enfer retourneront prendre possession de leurs corps. C'est alors, disent-ils, que les montagnes et tous les métaux qui sont au monde fondront, et serviront à remplir ce grand chaos où est l'Enfer, et qu'ainsi la demeure des diables sera ruinée. Après ce grand changement, le monde sera uni et agréable à habiter, et les hommes y auront chacun leur appartement, conformément à la qualité et au degré du bien qu'ils auront fait pendant leur vie. Mais leurs plus grandes délices seront de voir Dieu et de le louer, et *Ebrahim* leur Prophète. Ils ajoutent qu'avant la résurrection, ceux qui sont en Paradis ne voient pas Dieu, ni même les Anges, à la réserve d'un seul qui est toujours auprès de Dieu, pour être employé à son service et exécuter ses commandements. Ce Paradis des Gaures est moins éloigné du bon sens que celui que Mahomet fait espérer à ses sectateurs ; et en tout ce que j'ai représenté jusqu'ici de leur créance, il est aisé de juger qu'ils ont eu une connaissance confuse des mystères de la religion chrétienne, comme l'ont eue anciennement plusieurs peuples d'entre les Payens.

Des Livres des Gaures.

Ebrahim-zer-Ateucht étant allé en corps et en âme en Paradis, ils reçurent par son moyen sept livres de lois que Dieu eut la bonté de leur envoyer, pour être instruits dans le chemin de leur salut. Ils en reçurent ensuite sept autres qui contenaient l'explication de tous les songes qu'on pouvoir faire, et enfin sept autres où étaient écrits tous les secrets de la médecine, et tous les moyens possibles pour le conserver longtemps en santé. Ils disent qu'il y a quatorze de ces livres qui ont été perdus, et que ce sont ceux qui traitaient de la médecine et de l'explication des songes ; que lors qu'Alexandre le Grand vint conquérir leur pays, il fit emporter ces quatorze livres comme un grand trésor ; et pour les sept autres livres où était écrite toute leur Religion, parce qu'ils étaient en une langue qui n'était entendue que des Anges, que de dépit Alexandre les fit brûler, et qu'incontinent après Dieu le punit de là témérité, et lui envoya une horrible maladie dont il mourut. Quelques prêtres et docteurs qui s'étaient retirés aux montagnes pour sauver leur vie du carnage, se rassemblèrent après la mort d'Alexandre, et voyant qu'il ne leur était resté aucun de ces livres, ils en composèrent un sur ce que la mémoire leur put fournir de la lecture qu'ils avaient faite des autres. J'ai vu ce Livre qui est assez gros, et écrit d'un caractère tout particulier et fort différent des caractères persans, arabes, et indiens. Leurs prêtres mêmes qui lisent dans ce livre n'entendent pas ce qu'ils lisent ; mais ils ont d'autres livres qui leur expliquent ce qui est contenu en celui-là. Quand ils lisent dans ce livre, comme quand ils prient Dieu, ils se bandent la bouche d'un mouchoir, comme ayant peur que les paroles ne se mêlent avec l'air et n'en reçoivent quelque impureté.

De leur manière de baptême.

Les Gaures n'ont point l'usage de la circoncision ; mais à la naissance de leurs enfants, ils pratiquent quelque chose d'approchant de notre baptême. Quelques jours après que l'enfant est né, ils le lavent dans de l'eau où ils ont fait bouillir quelques fleurs, et durant ce lavement leur Prêtre qui y est présent fait quelques prières. Si l'enfant meurt sans ce lavement, il ne laisse pas d'aller en Paradis ; mais les parents ont à rendre compte de leur négligence envers l'enfant, parce que ce lavement augmente son mérite et sa grâce devant Dieu.

De leurs mariages.

La Religion des Gaures leur permet d'avoir cinq femmes s'ils les peuvent entretenir, et il ne leur est pas loisible d'en répudier aucune, qu'en cas d'adultère fort évident, ou qu'elle se fasse mahométane ; encore faut-il qu'ils attendent un an pour voir si elle ne se repentira point de sa faute, et si elle vient à la reconnaître le Prêtre lui donne une pénitence de trois ans, après laquelle il les remarie, et le mari et la femme retournent ensemble.

Quand on vient à la cérémonie du mariage, le Prêtre demande le consentement à l'homme et à la femme en présence de témoins ; après quoi il prend de l'eau sur laquelle il fait quelques prières, puis il leur en lave le front prononçant encore quelques paroles, et voilà le mariage fait. Mais le mariage leur est défendu jusqu'au troisième degré, et ils ne savent ce que c'est que d'en demander dispense.

Mais il faut remarquer que bien qu'ils puissent tenir cinq femmes, il n'y en a proprement qu'une de mariée, avec laquelle ils sont obligés d'aller coucher au moins toutes les nuits du vendredi au samedi, et celle marche toujours devant les autres. Mais si elle demeure sept ans sans avoir d'enfants, il en peut épouser une autre, sans toutefois répudier la première, qu'il est tenu de garder et d'entretenir selon ses moyens.

Dès que les femmes ou filles sentent qu'elles ont leurs ordinaires, elles sortent promptement de leur logis, vont demeurer seules à la campagne dans une petite hutte faite de trois claies, avec une toile pendue au-devant qui sert de porte. Pendant le temps que cela leur dure on leur porte tous les jours à boire et à manger, et quand elles en sont quittes, chacune selon ses moyens envoie au Prêtre un chevreau, ou une poule, ou un pigeon pour offrande, après quoi elles vont aux bains, et puis invitent quelques-uns de leurs parents à manger.

De leurs jeûnes et de leurs fêtes, et de leurs principales cérémonies.

Les Gaures boivent du vin tant hommes que femmes, et ils mangent du pourceau, pourvu qu'avant qu'ils le tuent ils l'aient nourri de leurs propres mains. Ils prennent bien garde qu'il ne mange quelque ordure ; car si pendant qu'ils le nourrissent ils s'étaient aperçus qu'il eût avalé quelque chose de sale, il leur est étroitement défendu d'en manger. Ils ne rasant point leurs cheveux comme sont les autres peuples du Levant, mais ils les portent fort

longs. Ils ne rognent point aussi leurs ongles ; et s'il arrive par quelque disgrâce qu'ils soient contraints de couper leurs ongles ou leurs cheveux, ils portent ce qu'ils en ôtent dans un lieu destiné pour cet effet. Ils ont cinq jours dans l'année où ils ne mangent ni viande, ni poisson, ni beurre, ni œufs ; et trois autres jours où ils ne mangent absolument rien jusqu'au soir. Ils ont aussi trente jours de fête pour autant de leurs Saints, et ils les célèbrent avec grande solennité sans qu'aucun d'eux ose travailler. Mais celle de la naissance de leur Prophète se fait avec beaucoup plus de magnificence que les autres, et ils font ce jour-là de grandes aumônes.

Ils ont un jour dans l'année auquel toutes les femmes de chaque ville ou village s'assemblent, pour aller tuer toutes les grenouilles qu'elles peuvent trouver dans la campagne, et c'est un commandement de leur Prophète, parce qu'un jour il en fut incommodé.

Leurs prêtres ont des livres remplis de figures de miniature fort mal faites, qui représentent comme les péchés seront punis en Enfer, et sur tout le péché contre nature qu'ils ont en grande abomination parmi eux. Ils enseignent qu'à la fin du monde l'Enfer doit finir, que les diables finiront de même ; mais que Dieu aura pitié des damnez et qu'ils iront en Paradis, comme ayant déjà assez souffert pour leurs crimes.

De leurs funérailles.

Quand les Gaures sont malades, ils appellent leurs Prêtres à qui ils font une espèce de confession, et les Prêtres leur ordonnent de faire des aumônes autres bonnes œuvres pour avoir pardon de leurs péchés.

Ils n'enterrent point leurs morts ni ne les brûlent. Ils les portent hors de la ville en une grande place fermée de murailles, où il y a quantité de piliers de sept à huit pieds de haut, et ils lient le mort debout à un de ces piliers le visage du côté de l'Orient. Ceux qui ont accompagné le corps font leurs prières de loin, jusques à ce que les corbeaux viennent ; car autour de ce lieu-là il y en a toujours grande quantité. Si l'un de ces corbeaux se vient jeter sur l'œil droit du défunt, ils croient que la Personne est bienheureuse, et de la joie qu'ils en ont ils font de grandes aumônes, et vont tous dans un champ faire bonne chère. Mais si le corbeau se jette sur l'œil gauche, ils tiennent cela pour un mauvais présage, et s'en retournent tout tristes sans se parler l'un à l'autre, sans faire des aumônes, et sans

boire ni manger. Comme j'ai dit ailleurs que trois mois durant j'eus quelques affaires à Kerman avec les Gaures, je n'ai pu me dispenser de me trouver deux ou trois fois à cette cérémonie.

De l'adoration du Feu.

Les Gaures ne rendent pas au feu les honneurs qu'on pourrait s'imaginer sous ce titre d'adoration. Ils n'en sont pas idolâtres, et ils disent qu'ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu Créateur du ciel et de la terre, lequel ils adorent uniquement. Que pour ce qui est du feu, ils le gardent le révèrent en reconnaissance du grand miracle, par lequel leur Prophète fut délivré des flammes, comme je l'ai dit ci-devant. Pendant que j'étais à Kerman je les prié de me faire voir ce feu, et ils me répondirent que cela ne se pouvait, et que depuis quelque temps ils ne le faisaient plus voir à personne, et voici la raison qu'ils m'en donnèrent. Un jour, me dirent-ils, que le Kan de Kerman voulut voir ce feu, il vint dans leur Temple, et n'ayant osé le refuser ils le lui montrèrent. Mais le Kan s'étant attendu de voir quelque clarté extraordinaire, et différente de celle du feu d'une chambre ou d'une cuisine, et n'ayant vu que la même chose, il se mit à jurer et à cracher sur le feu qu'on lui avait montré. Ce feu sacré ayant été profané de la sorte s'envola en forme d'un pigeon blanc, et les Prêtres voyant que ce malheur leur était arrivé par leur indiscretion, se mirent tous en prière avec le peuple, firent de grandes aumônes, et en même temps et en la même forme ce feu céleste revint en son lieu. Leurs Prêtres leur en distribuent tous les mois une fois, et leur font payer assez chèrement cette faveur. Quand ils veulent faire jurer quelqu'un, c'est en présence de ce feu, et ils croient qu'un homme ne peut être si impie que de jurer faussement devant ce feu sacré qu'ils prennent pour témoin de leur serment. Les Prêtres leur font appréhender de grands châtimens, et les menacent que ce feu céleste les pourrait abandonner, s'ils étaient si méchans que de jurer faussement en sa présence.

De leurs mœurs et coutumes.

Les Gaures ont un langage différent du Persan, et une écriture aussi toute différente. Ils ont même toute une autre sorte d'habits. Ce sont gens qui aiment la bonne chère, et, qui font grande profusion de vin et d'eau-de-vie dans leurs repas. Ils ne mangent point de lièvre, à cause que la femelle a ses mois réglés comme les femmes, et c'est par la même raison qu'ils ne mangent point aussi de meures, croyant qu'en cela elles tiennent comme le lièvre de la

nature des femmes.

J'ai dit plus haut que les Gaures nourrissent avec grand soin leur barbe et leurs cheveux, et que quand ils sont contraints par quelque occasion de les couper, ils ne peuvent les garder dans leurs maisons, mais qu'ils les portent hors de la ville à un lieu qui est destiné pour cet effet. Mais il faut remarquer de plus, que quand il arrive qu'en se peignant la barbe ou la tête il tombe quelques cheveux sur leurs habits, et qu'ils y demeurent plus de six heures, il faut que ces habits soient lavés d'urine de vache ou de bœuf pour les purifier. Si par hasard ils rencontrent ou touchent quelque ordure, dès qu'ils vont au logis il faut qu'ils se lavent de la même urine. S'il arrive qu'un Prêtre qu'ils nomment *Cazi*, rencontre en son chemin un mort, et que par mégarde il vienne à le regarder, il est obligé de s'aller laver d'urine de vache, et cette urine est leur grande purification. Les Gaures ne sont pas seuls dans cette superstitieuse pratique, et l'on en fait autant en plusieurs endroits des Indes. Aussi disent-ils que ce n'est pas de leur Prophète qu'ils tiennent cette coutume, mais qu'elle était en règne longtemps avant lui. Je demandai à un de leurs Prêtres comment ils avaient reconnu la vertu de cette urine, et il me répondit qu'un certain Personnage qui vivait du temps du premier homme, ayant le bras gâté et fort noir de quelque accident qui lui était arrivé par la malice du diable, et s'étant endormi dans un champ, une goûte de l'urine d'un bœuf qui s'était approché de lui rejaillit sur son bras, et rendit l'endroit de la peau où elle tomba entièrement blanc et sans tache. L'homme s'étant aperçu de cela après qu'il fut réveillé, et ayant suivi le bœuf jusqu'à ce qu'il eût envie d'uriner, il reçut cette urine sur son bras, qui en fût parfaitement guéri et rendu blanc comme l'autre. Depuis ce temps-là, disent-ils, la vertu de cette urine a été connue, et ce leur est un purificateur contre toutes leurs impuretés. Ils s'en fervent aussi pour la composition d'une eau qu'ils font boire à ceux qui sont tombés en quelque péché, et qui s'en sont confessé. Ils nomment cette eau l'eau de *Cazi*, et cette urine dont ils la composent doit avoir été gardée l'espace de quarante jours meslée avec de l'écorce de saule, et quelques autres herbes qu'ils y ajoutent. Après que le pénitent s'est confié de son péché, si c'est un péché criant, il faut qu'il demeure dix jours dans la maison du *Cazi*, à ne manger que ce que le Prêtre lui donne, et pour son absolution il se dépouille tout nu, et on lui attache au gros orteil droit un petit chien qu'il traîne par tout avec lui dans la maison du *Cazi*, tantôt un jour entier, tantôt plus longtemps, selon le péché commis. Étant en cette posture il

demande au *Cazi* qu'il le purifie, et que pour ce qui est de lui il croie être purifié. Le *Cazi* lui répond que c'est au chien à le purifier, et qu'il est plus pur que lui. Ensuite il lui verse de cette eau sur la tête jusques à sept fois, puis lui en fait boire, et ainsi il est absous de son péché. Le *Cazi* ne fait pas cela pour rien, il en coûte bon au pénitent, qui après cette cérémonie donne à manger chez le *Cazi* à tous ses amis. Étant surpris de cette ridicule superstition, je demandai à quelqu'un de ces gens-là, si les femmes faisaient la même pénitence devant le *Cazi* ; et je sus de lui que c'est la femme du *Cazi* qui fait faire la pénitence aux femmes et aux filles.

Ils ont encore une étrange coutume, qui est lors qu'un homme est à l'article de la mort, de prendre un petit chien et le mettre sur sa poitrine. Quand ils voient qu'il expire, ils appliquent la gueule du chien sur la bouche de l'agonisant, et le font aboyer deux fois en cette posture, comme s'ils voulaient faire entrer l'âme de cette personne dans le chien, lequel, disent-ils, la livrera entre les mains de l'Ange qui est destiné pour la recevoir. De plus si quelque chien vient à mourir ils le portent hors de la ville, et prient Dieu pour cette charogne, comme si l'âme de cette bête recevoit quelque faveur après sa mort par leurs prières.

Des bêtes qu'ils estiment, et celles qu'ils haïssent.

Il y a des bêtes que les Gaures estiment fort, et à qui même ils rendent beaucoup d'honneur ; et il y en a d'autres au contraire qu'ils ont en horreur, et qu'ils tâchent d'exterminer autant qu'il leur est possible, croyant qu'elles n'ont pas été créées de Dieu, mais qu'elles sont sorties du corps du diable dont elles ont gardé la malignité.

Les deux animaux qu'ils aiment le plus sont le bœuf ou la vache, et le chien. Il leur est étroitement défendu par leurs Prêtres de manger du bœuf ou de la vache, n'y d'en tuer. La raison pourquoi ils ont ces animaux en si grande vénération, est que le bœuf rend de grands services à l'homme, labourant la terre qui produit des grains pour sa nourriture. Pour la vache ils la conservent encore plus chèrement que le bœuf, à cause du lait qu'elle donne, et principalement à cause du remède qu'elle leur fournit pour se purifier et obtenir le pardon de leurs péchés.

Les animaux qu'ils ont fort en horreur, sont les serpents les couleuvres, les lézards, les crapauds, les grenouilles, les écrevisses, les fourmis, les rats, les souris, et surtout les chats, qui ont, disent-ils, la ressemblance du diable, qui leur a donné tant de force qu'on a

de la peine à les tuer. L'horreur qu'ils ont de cet animal fait qu'ils n'en gardent jamais dans leurs logis, aimant mieux souffrir le désordre que leur font les rats et les souris, dont ils ont l'adresse de se défaire.

Quant aux autres animaux ou insectes dont je viens de parler, quand les Gaures sont malades ils en envoient chercher par de pauvres gens qu'ils payent pour cela, puis les font tuer, et mettent ce sacrifice au nombre des bonnes œuvres qui soulagent l'âme d'un défunt. Ce qui leur donne tant d'aversion pour ces animaux, est la croyance qu'ils ont aussi qu'ils n'ont pas été créés de Dieu, mais du diable, et que ce sont les bourreaux dont ils se servent pour tourmenter les damnés. Ils tâchent donc de les exterminer tant qu'ils peuvent, croyant faire une œuvre de charité, en diminuant par ce moyen les peines des damnés, qui à la fin du monde iront, disent-ils, en Paradis avec tous les autres.

Voilà tout ce que j'ai pu remarquer de plus particulier de la ridicule religion des Gaures, à quoi je n'ai plus qu'à ajouter que ce dernier roi qu'ont eu les Gaures s'appelait *Cha Iesherd*, qui fut chassé de son pays par Omar II, successeur de Mahomet. Cet Omar conquiert toutes les terres du roi des Gaures, et y établit des gouverneurs, qui par la tyrannie qu'ils exerçaient envers les peuples les forçaient de se faire mahométans.

Chapitre XVIII.

Entretien du roi avec l'auteur touchant les princes de l'Europe, et comme Sa Majesté voulut qu'il fût de ses divertissements pendant tout un jour.

Le lendemain une heure avant le jour huit ou neuf cavaliers furent en campagne, les uns pour aller quérir le père Raphaël, les autres pour aller au logis des Hollandais faire venir au Palais les deux jeunes-hommes qui avaient salué le roi lorsque je pris la *Calaate* ; et il en vint aussi trois à mon logis, qui me pressèrent si fort qu'à peine me donnèrent-ils le loisir de m'habiller. Dès que nous fûmes à cheval, nous ne fîmes qu'une course jusques au Palais, où je trouvai le nazar dans son appartement avec le père Raphaël et les deux Hollandais, et il avoit aussi envoyé quérir deux autres Français officiers du roi. Sa Majesté était alors hors du *Haram*, c'est à dire hors de l'appartement des femmes, et donnait audience à un de ses

Kans qu'il envoyait au devant d'un ambassadeur du Grand Mogol. Cette ambassade était considérable, parce que c'était la première qui venait des Indes, depuis que le prince qui regnait alors était parvenu au trône.

Cependant le père Raphaël s'entretint des mathématiques avec quelques officiers du roi qui étaient présents, et quand le nazar jugea que le roi était en état d'être vu, il me prit avec le Père et les deux Hollandais, et nous mena proche de la salle où était Sa Majesté. Il nous ordonna de l'attendre là, et fut voir quand il serait temps de nous faire entrer. Étant revenu un quart d'heure après, il nous fit monter quatre marches pour entrer dans la salle, où le roi était assis sur une petite estrade d'un demi pied de haut, sur laquelle il y avait deux matelats couverts d'un riche tapis. Il était appuyé contre un gros coussin de quatre pieds de long, et il avait devant lui huit ou dix plats de fruits et de confitures. Le nazar me fit saluer Sa Majesté le premier, et les autres en suite lui firent la révérence, après quoi l'on nous fit asseoir environ à dix ou douze pas loin au roi. Il y avait devant lui deux bouteilles à long cou de cristal de Venise rond et godronné pleines de vin de Schiras avec une tasse d'or ; et à côté une manière de cuvette d'or avec une anse, pleine de même vin à trois ou quatre doigts près, avec une grande cuillier d'or qui tient une bonne chopine de Paris. C'est de ces bouteilles que l'on verse à boire pour le roi, et le vin de la cuvette est pour ceux qu'il veut faire boire en sa présence. Dès que nous fûmes entrés, le roi s'adressant d'abord au père Raphaël : *Raphaël, bia, bia*, lui dit-il ; c'est-à-dire, *Raphaël, vien ici, vien ici*. Aussitôt le Père se leva, et allant proche du roi où il se mit à genoux ; *Raphaël, continua le roi si tu veux boire du vin, demeure ici, sinon retire-toi*. Le père Raphaël ne boit jamais de vin, mais comme il est assez particulier dans ses remèdes, tout au contraire des autres s'il se trouve attaqué d'une fièvre, ou de quelque autre maladie, il la chasse avec un verre de vin. Pour complaire au roi, il dit que puisque Sa Majesté lui faisait cet honneur, il était content de boire un peu de vin, et sa réponse étant agréable au roi, il lui dit en riant : *voilà qui est bien, va t'asseoir*. Ensuite il commanda à l'un des deux jeunes Hollandais nommé Casembroot de nous verser à boire, ce qu'il fit en tremblant comme ne s'étant jamais vu à telle fête. Il avait mis son chapeau sur le tapis, et le roi lui ordonna de le remettre sur sa tête, étant assez déshonnête en Perse d'avoir la tête nue. Il nous versa donc à boire à chacun du vin de la cuvette, dans la cuillier d'or qu'il nous donnait pleine, par l'ordre du roi, après quoi il fut reprendre sa place. Comme il y a toujours auprès du

roi quelques jeunes seigneurs pour le servir, il ordonna à l'un d'eux de prendre la cuvette et la cuillier, et de se venir mettre auprès de nous. Il nous fit verser encore la pleine cuillier de vin, et quoique nous fissions signe au jeune seigneur de ne l'emplir pas, il ne faisait pas semblant de nous regarder, et aucun de nous ne fut exempt de la boire. Mais si cela eût continué, nous n'aurions pu tenir bon longtemps, et dans la suite on nous donna à boire dans des tasses d'or. J'ai déjà remarqué que les Persans ne mangent point de viande qu'au dernier repas, qui se fait sur les quatre ou cinq heures du soir, et le roi sachant bien que les Francs n'aiment pas à boire sans manger quelque chose de solide, il ordonna au nazar de nous faire apporter quelques viandes cuites. On étendit devant nous selon la coutume un grand *Sofra* de brocart d'or qui sert de nappe, et sur le sofra un cuir de même longueur et largeur, de ces sortes de cuirs qui sont façonnés. Puis on étendit sur le cuir une sorte de pain qui était aussi de la longueur du sofra ; car si le sofra avait dix aunes de long, comme cela arrive souvent, le pain aurait la même longueur. Ce pain n'est guère plus épais qu'une feuille de papier, on le plie comme nous plions une serviette. Il se fait avec le rouleau, et on le cuit sur des platines de cuivre étamé. Ce n'est pas qu'on mange ce pain-là, mais comme on ne sert point d'assiettes en Perse, ce pain est en guise de nappe pour serrer tout ce qui tombe des plats, et ce qui reste de viandes devant chacun, et on enveloppe le tout dans le cuir pour être donné aux pauvres. On couvre en suite tout le bord du sofra d'un pain excellent, qui est environ de deux pieds de long et d'un pied de large, et on n'en peut guère manger de meilleur au reste du monde. La nappe étant mise de la sorte à la mode du pays, on nous servit quantité de viandes rôties et bouillies, et de grandes truites saumonées que la mer Caspienne fournit en abondance. On apporta alors au roi deux grandes caisses, l'une de limons qui viennent du Mazandran, l'autre de Grenades qui viennent de Schiras, et après que l'on en eut rempli deux ou trois bassins, le roi fit signe qu'on nous apportât quelques-uns de ces beaux fruits.

Après que nous eûmes un peu mangé, le roi appela le père Raphaël, et lui ayant commandé de s'asseoir auprès de lui, il m'appela ensuite par mon nom, et me fit asseoir de même. Puis il se mit sur le discours de mes voyages, me demandant ce que j'avais vu aux Indes, auprès de quels rois j'avais eu le plus d'accès, et si je les reconnaîtrais bien voyant leurs portraits. En même temps, il ordonna au *Meter* d'en aller prendre quelques-uns pour me les montrer. Ce Meter est le chef des eunuques blancs, et comme qui

dirait en France le premier Gentilhomme de la chambre. Il accompagne le roi partout, et a toujours à son côté une forme de gibecière richement couverte où sont les mouchoirs du roi, pour lui en présenter quand il s'en veut servir. Car comme j'ai dit, on ne donne point au Levant de serviettes à table, et chacun se sert de son mouchoir qu'il tient pendu à sa ceinture. On ne s'en sert toutefois jamais pour le moucher ; car quoi que les Persans prennent du tabac, ils ne se mouchent point et ne crachent que très peu. Il y a sur les tapis de certains petits pots, les uns d'or, les autres d'argent et d'autres de porcelaine selon la qualité des gens, et ces pots-là servent à cracher, ou plutôt à jeter quelque eau qui vienne à la bouche, à quoi aussi servent leurs mouchoirs.

Le Meter ayant donc apporté plusieurs portraits en miniature à demi-corps, et quelques autres figures dans un grand portefeuille que le roi ouvrit lui-même, et Sa Majesté me les montrant l'un après l'autre, je reconnus aussitôt le Grand Moghol Cha-Gehan qu'Aurengzeb son fils tenait alors prisonnier. Je reconnus aussi trois de ses fils, n'ayant pas vu le quatrième. J'y vis aussi les portraits des rois de Golconda et de Visapour ; celui du Prince Chasta-kan, oncle maternel du Grand Mogol, et ceux de deux rajahs que j'avais connu à la cour de ces rois. Entre ces portraits il y en avait un d'une jeune Persane, que le roi me donna, pour faire voir, me dit-il, en France comme les femmes sont habillées en Perse. il souhaita alors que je lui fisse revoir le portrait de ma femme que j'avais apporté de Paris dans une petite boîte, et il ne se souvenait pas qu'il était encore dans son haram où il l'avait montré à ses femmes, le lui ayant donné depuis trois ou quatre jours. Le nazar en sut la cause, car me rencontrant un jour à boire avec lui en particulier, et n'y ayant pour troisième que le père Raphaël qui ne buvait pas, il me dit que le roi aurait bien voulu voir quelques femmes vêtues à la française, et qu'il croyait qu'elles avaient bonne grâce dans cet habit. En même temps, je tirai de ma pochette le portrait de ma femme, et le nazar tout joyeux renvoya promptement au roi par un eunuque, me demandant plusieurs fois si je le voulais vendre à Sa Majesté. Je lui dis que cela ne se pouvait pas, et que c'était une chose que je voulais garder toute ma vie. Le roi ayant donc envoyé prendre le portrait dans le haram, on le lui apporta incontinent et après l'avoir encore considéré quelques moments il me le rendit. On présenta ensuite au roi deux grands portraits en huile avec leurs bordures que des marchands de Zulfa avaient apportés de Venise ou de Ligourne. C'étaient deux courtisanes vêtues à la française, l'une en veuve, et l'autre avec un

perroquet sur la main qui la mordait. Le roi m'ayant demandé laquelle des deux me semblait la plus belle, je lui dis que c'était à mon gré celle qui avait le perroquet sur la main. Il me demanda ensuite pourquoi je n'avais pas donné mon jugement en faveur de l'autre ? Et je repartis que c'était une veuve qui paraissait triste, et semblait avoir renoncé au monde. Le roi se prenant à rire, et se tournant vers le père Raphaël : *Patri, Patri*, lui dit-il, *est-il possible qu'une femme comme celle-là ait quitté le mariage et le monde ?* Enfin le roi me demandant mon avis touchant la beauté des femmes, je lui dis que ça dépendait fort des coutumes des pays ; qu'au Japon on aime les femmes larges de visage ; que dans la Chine on veut qu'elles aient les pieds petits ; que dans les Îles de Borneo et d'Achen celles qui ont les dents les plus noires sont les plus estimées, et que dans l'Île de Macassar ou de Celebes pour rendre les femmes belles, on leur tire quand elles sont jeunes quatre dents de devant pour en mettre quatre d'or en la place. Il me souvient à ce sujet d'avoir vu à Batavie un capitaine de l'Île de Java qui s'était fait tirer quatre dents, avoir fait mettre quatre diamants en la place. Enfin je dis au roi que dans son Empire on faisait grande estime des gros sourcils qui viennent à se toucher, et qu'en France c'est tout le contraire, les femmes se les tirant avec des pincettes, et ne laissant paraître qu'un petit trait délié. Qu'enfin la beauté dépendait fort de l'opinion des hommes, et que ce qui est beau dans un lieu ne l'est pas dans un autre, parce que les coutumes sont différentes, et qu'en cette matière de même qu'en d'autres chacun a son goût. Mais quel est ton sentiment des blanches et des noires, me dit encore le roi qui prenait plaisir à ce discours ? Sire, lui répondis-je, si j'avais à acheter des femmes, je ferais comme quand j'achète du pain, des diamants et des perles, et je m'attacherais toujours à celles qui auraient le plus de blancheur. Cette repartie fit rire le roi, qui me fit donner aussitôt à boire dans sa coupe, ce qui est un grand honneur. Pour témoigner plus de respect à Sa Majesté, de temps en temps le père Raphaël et moi nous nous retirions plus bas au lieu où étaient les Hollandais, mais le roi nous faisait revenir incontinent, et il n'était guère que dix heures du matin, lorsque du discours de la beauté des femmes on passa à un entretien plus sérieux, qui fut de l'état présent de notre Europe. Le roi me fit sur ce sujet plusieurs questions de suite, et la première fut de la France et de sa grandeur, me disant que tout ce qui venait de plus parfait et de plus excellent du côté de l'Occident sortait de la France. Je repartis à Sa Majesté, que véritablement les deux royaumes les plus considérés dans le monde, étaient la Perse dans l'Asie, la France dans l'Europe. Elle me demanda ensuite ce que

je pensais du Grand Seigneur ; à quoi je répliquai, que présentement ses forces n'étaient pas tant à craindre qu'elles l'étaient autrefois, qu'on avait reconnu dans la guerre de Candie qu'elles n'étaient pas si grandes qu'on s'imaginait ; que son empire était fort déchu depuis quelque temps, et que j'avais remarqué à Smyrne et en d'autres lieux de Turquie, qu'il fallait faire aller les paysans à coups de bâton à la guerre, surtout ceux que l'on envoyait en Candie ; enfin que la plupart de ses provinces étaient désertes, et que depuis Smyrne jusqu'à Erzerom, la caravane où j'étais avait été vingt-deux jours sans trouver une âme dans les villages qui sont sur le grand chemin, ayant été contraints d'aller jusqu'à deux lieues hors de la route, et le plus souvent jusqu'aux montagnes, pour avoir des vivres pour nous et pour nos montures. J'ajoutai à cela, que le Grand Cha-Abas, bisaïeul de Sa Majesté avait envoyé plusieurs fois des ambassadeurs en Europe aux rois et princes chrétiens, pour les exhorter à faire ce qu'ils sont présentement, et que si ce grand roi eût eu le bonheur de voir ce qui se passe à présent il aurait bien su s'en prévaloir. Qu'enfin Sa Majesté savait bien de quelle manière les choses s'étaient passées depuis quelques années, et comme les Allemands avaient remporté deux fois de grandes victoires. Le roi prenant alors la parole, me dit qu'il était vrai, mais que depuis les Allemands et les Turcs avaient fait la paix, et qu'on ne la devait pas rompre. Sur quoi je repartis au roi, que si tous les souverains gardaient la foi à leurs voisins comme faisait Sa Majesté, il n'y aurait pas si souvent des guerres, et que tous les royaumes seraient en paix. Il n'y eut personne dans la salle qui put rien entendre de tout ce discours : car le roi avait fait mettre le père Raphaël et moi si proche de lui, qu'aucun des autres que le respect tenait éloignés, n'avait pas l'oreille assez bonne pour nous écouter ; joint que Sa Majesté parlait assez bas, et que nous lui répondions de même, il n'y avait qu'un seigneur assez âgé et vêtu à la géorgienne, qui était assis environ cinq ou six pas derrière le roi. Le plus souvent quand le roi buvait il ne faisait que mouiller les lèvres, et appelant ce seigneur il lui donnait à boire le reste, après quoi il retournait à la place. J'eus la curiosité de savoir qui il était, et m'en étant informé j'appris que c'était un oncle du roi frère de sa mère, car les oncles des rois de Perse du côté du père ont les yeux crevés, comme je dirai ailleurs.

Le discours fini des forces du Grand Seigneur, le père Raphaël et moi voulions nous lever pour retourner à nos places ; mais le roi nous retint, et nous demanda encore combien il y avait de rois en Europe, et lesquels étaient les plus puissants. Je répondis à Sa

Majesté que c'était une vérité reconnue de tout le monde que le roi de France est le plus puissant de tous. Le roi me demandant de plus s'il était jeune, je lui dis qu'il n'avait que vingt-six ans, qu'il avait un fils âgé de trois que l'on appelait Dauphin de France, et un frère unique âgé de deux ans moins que le roi. En même temps je tirai de ma pochette une médaille, comme celles que Sa Majesté fit donner aux Suisses au renouvellement de l'alliance. Le roi de Perse fut longtemps à considérer le portrait de Sa Majesté, et le père Raphaël lui expliqua ce qui était au revers, ce que signifiait l'autel et le livre, avec Monseigneur le Dauphin à côté du roi. Je dis au roi que Sa Majesté de France avait fait donner de ces médailles aux députés des Suisses, avec des chaînes pour pendre les médailles, et que le tout était d'or. Le roi me demandant pourquoi celle que je lui montrais n'était pas aussi d'or comme les autres ; je lui dis que c'en était une de celles que l'ouvrier qui en avait fait les coins, avait fait faire en particulier pour donner à ses amis. Si elle eût été d'or je l'aurais offerte au roi ; mais je me souvins à l'instant de ce qui était arrivé à un agent d'Angleterre dans une semblable occasion, je crûs devoir profiter de cet exemple. Voici en peu de mots comme la chose se passa.

Un jour que l'agent ou président des Anglais était auprès du grand Cha-Abas pour quelques affaires, le discours vint à tomber sur la nouvelle fabrique des monnaies de quelques états de l'Europe, lesquelles on faisait au moulinet. Le roi s'étonnait comme il était possible de marquer si bien des lettres autour, et admirait l'invention qu'on avait trouvée pour empêcher que l'on ne rogne les pièces, estimant beaucoup plus celles de cette sorte, que les réales d'Espagne toutes difformes, et qui pour la plus grande partie ne sont pas de poids. Sur cela l'agent tira de sa pochette une pièce d'argent, qui d'un côté avait un saint George à cheval avec sa lance, et la présenta au roi. Le roi l'ayant bien considérée, et la montrant à quelques seigneurs qui étaient auprès de lui ; j'admire leur dit-il, comme ces Francs ont si bien su mettre *Mortuz-Aly* dans leur monnaie. Il voulut savoir en même temps qui était le prince qui faisait battre cette monnaie, et l'agent lui ayant dit que c'était le roi d'Angleterre, Cha-Abas témoigna qu'il souhaitait d'avoir trente ou quarante de ces mêmes pièces qui fussent bien faites, parce que le prophète *Mortuz-Aly* était dessus. L'agent en écrivit aussitôt en Angleterre, et on lui envoya cinquante de ces pièces fort bien frappées. Mais étant venu les présenter au roi, Sa Majesté ne les voulut pas regarder parce qu'elles étaient d'argent, et dit à l'agent

qu'il fallait que l'Angleterre fût bien-pauvre, de n'avoir pas pu trouver de l'or pour faire ces pièces.

Pour montrer comme les rois de Perse ne font cas de l'or pour leur service, et comme ils sont délicats sur cette matière, j'en apporterai encore deux autres exemples du règne du même Cha-Abas. C'était la coutume tous les ans que les Anglais et les Hollandais en revenant de leur négoce d'Ormus faisaient un présent au roi, et il arriva qu'entre diverses pièces qui composaient celui que les Anglais lui firent un jour, il y avait une montre dans une boîte de cristal en croix sur un piédestal de six pouces de haut ou environ ; mais tant le pied que la garniture de la boîte était de laiton doré. Il y avait en ce temps-là à Ispahan un jeune homme d'Orléans nommé Lescot, orfèvre de sa profession, et les Anglais le prièrent de faire une garniture d'or émaillé, et un étui à la montre, qu'il fit, et le piédestal fut laissé comme il était. Comme le maître du Trésor voulut serrer le présent, il vint à toucher l'or pour savoir sa qualité et son titre, et l'écrire dans le livre, parce qu'il n'entre point d'or dans le Trésor qu'il ne soit touché. Cet homme, voyant que le piédestal de cette montre n'était que de laiton, fut d'abord le dire au roi, qui se sentant offensé renvoya sur-le-champ la montre, à l'agent anglais, avec ordre de faire faire un pied d'or émaillé, ce qui fut fait aussitôt par le même orfèvre.

L'année d'après le commandant hollandais nommé Charles Constant fit son présent selon la coutume, et n'ayant pas trouvé quelque chose de rare comme il souhaitait, parmi les épiceries et les pièces de beaux draps qu'il présentait avec quelques autres pièces de drap d'or d'argent, il mit dans un bassin de bois de Japon couvert de laque noire avec quelques figures, deux mille ducats d'or ou sequins de Venise. Quand on vint à les porter au Trésor il s'en trouva deux faux qui furent incontinent renvoyés, et remis entre les mains du *Kalamachi* ou interprète appelé Barthelemy, pour les reporter au commandant, et lui en faire donner deux autres. Le commandant s'étant moqué de cela et ne voulant pas les faire changer, comme je me trouvai alors auprès de lui, je lui dis qu'il ne savait pas la coutume du pays, et que s'il n'en faisait donner promptement deux autres il pourrait en arriver quelque mal. Nonobstant tout ce que je pus lui représenter, il fut opiniâtre, et l'interprète contraint de rapporter au Trésor les deux ducats faux, disant pour son excuse que le commandant n'en voulait pas donner d'autres. Il ne passa pas deux heures que les gens du roi au nombre de sept ou huit vinrent au logis des Hollandais, et ayant trouvé l'interprète à la porte, ils le

couchèrent par terre, lui donnèrent des coups de bâton sur la plante des pieds, et ne le laissèrent point aller qu'on n'eût apporté deux autres ducats, et qu'outre cela on ne les eût payés de leurs peines. Avant que de partir ils firent de rudes reproches à l'interprète, et lui remontrant sa témérité et son ignorance. Ne sais-tu pas, lui dirent-ils, qu'il ne doit entrer dans le trésor du roi que de bon or ? au lieu de deux mille ducats que le commandant donne au roi, qu'il n'en donne que mille, et qu'ils soient tous bons. Est-ce qu'il a dessein d'affronter le roi ? et force-t-il personne à donner plus qu'il ne veut ? Voilà comme se passa la chose. Mais il faut savoir aussi que tous les présents qu'on fait au roi sont estimés selon leur valeur, que selon cette estime il faut donner au Grand Portier ou capitaine de la porte dix pour cent, et cinq pour cent à son lieutenant. Cette charge de Grand Portier est une des plus belles de la cour, et elle est héréditaire dans la famille qui la possède aujourd'hui, le roi même ne la lui pouvant ôter à moins de quelque notable faute, comme je l'ai remarqué dans ma Relation du Sérail du Grand Seigneur.

Je reviens à l'entretien que j'eus avec le roi touchant les avantages de la France sur tous les autres royaumes, et les grandes qualités de son Monarque, dont je voyais qu'il prenait plaisir de m'ouïr parler. Après qu'il se fut aussi informé de sa puissance et des forces qu'il pouvait mettre sur pied, il tourna le discours sur celles du roi d'Espagne, et sur les mines d'or et d'argent qui font tant de bruit. Il voulut que je lui en dise mon sentiment, et je lui avouai que le roi d'Espagne possédait plusieurs royaumes et principautés, et qu'il n'y avait point de souverain dans l'Europe qui eût tant de terres. Mais je lui dis d'ailleurs, que tous ces royaumes étaient trop éloignés les uns des autres, et ne pouvaient pas aisément se secourir, qu'il fallait de fortes garnisons pour tenir les peuples en bride, et que ces garnisons lui coûtaient beaucoup. Que pour ce qui était de ses mines d'or et d'argent, quand la flotte arrivait heureusement, la France y avait très bonne part, à cause des marchandises qu'elle fournit à l'Espagne, comme des toiles, des eaux de vie, des cordages de vaisseaux, et autres choses de cette nature qu'on envoie aux Indes Occidentales, la France ayant toutes choses en abondance, et en fournissant à ses voisins. Mais, me dit alors le roi, vous avez des peuples en Europe qui sont gouvernés par des nobles, comme l'on m'a dépeint les Vénitiens, et j'apprends que les Hollandais le sont par toutes sortes de gens de diverses conditions et tirés du peuple, ce qui n'empêche pas, dit-on, que ces pays-là ne soient très bien policés. Que penses-tu, continua le roi, de ces différents gouvernements, et lequel crois-

tu être le meilleur ? Je connus bien de l'air dont le roi parlait, que le gouvernement républicain ne lui plaisait pas, et je lui répondis aussi sans hésiter, que le gouvernement monarchique et héréditaire, et particulièrement entre les seuls mâles, tel qu'il est en France, était assurément le plus noble et le plus avantageux pour le bien des peuples, comme il était le plus ferme et le moins sujet au changement. Je remarquai que le roi avait beaucoup d'attention pour ce que je lui disais, et de temps en temps il faisait cesser douze jeunes courtisanes qui chantaient et dansaient dans la salle. J'ajoutai donc à ce que j'avais dit à Sa Majesté, qu'en France on estimait fort la Perse, et que le grand Cha-Abas ayant envoyé une ambassade au roi Henri IV, avait attiré quantité de Francs en son pays. Celui que le roi de Perse avait envoyé pour ambassadeur en France était un religieux Capucin nommé le père Juste ; mais par malheur, il arriva à Paris peu de temps après la mort du roi, et on ne pensa guère à la cour à l'ambassade de Perse. Quand j'eus fait mention au roi de cette ambassade de Cha-Abas, il me dit qu'il savait bien que son bisaïeul avait envoyé un ambassadeur en France, et qu'il s'étonnait qu'on n'en eût pas renvoyé un autre en Perse. Je représentai au roi que n'y ayant point d'autres chemins pour venir de France en Perse que par la Turquie et par la Moscovie, ni le Grand Seigneur, ni le Grand Knez ne voulaient pas donner passage à une si grosse suite, telle que le demanderait un ambassadeur de France pour soutenir la grandeur et la gloire de son roi. Que néanmoins le roi de France avait envoyé diverses lettres de recommandation en Perse pour ses sujets qui y viennent trafiquer, ce que le roi avoua, témoignant d'en être satisfait. Il me fit par quatre fois durant tout le jour de trois en trois heures, toutes les mêmes questions touchant l'état de l'Europe, pour savoir sans doute si je lui dirais toujours les mêmes choses, ou pour les mieux retenir. Sa Majesté se tournant ensuite vers le père Raphaël : Serais-tu bien aise, lui dit-elle, si je t'envoyais en ambassade vers le roi de France ? A quoi le père ne répondit que par une profonde inclination, et après nous nous retirâmes en nos places. Le roi envoya alors un jeune seigneur nous verser à boire, ne voulant plus que ce fût le Hollandais ; mais il emplissait si fort la tasse qu'il était impossible de la boire d'un trait, et tout ce que nous lui pouvions dire pour le prier d'aller doucement, ne servait de rien. J'admirai la patience de ce jeune seigneur : car il fut incessamment huit ou neuf heures debout la bouteille et la tasse à la main sans jamais ouvrir la bouche, toujours dans un grand respect, et ne faisant pas semblant de nous regarder. Nous demeurâmes plus de seize heures dans cette salle en la présence du roi, pendant lequel temps tous les eunuques

qui étaient là pour la garde du roi demeurèrent aussi debout sans manger ni boire. Il en était de même de deux autres seigneurs, dont l'un donnait au roi la pipe de tabac, et l'autre lui versait à boire quand Sa Majesté le demandait.

Pendant que le roi nous avait parlé de choses sérieuses, les courtisanes s'étaient retirées de la salle, et furent s'asseoir dans une grande galerie qui avance sur le jardin, et qui est aussi longue que la salle. Le sofra y était mis couvert de fruits et de confitures, et une de leur bande leur versait incessamment du vin à la ronde. Il y a de quoi s'étonner que ces femmes-là ne s'enivrent point à boire comme elles font ; car étant rentrées dans la salle dès que nous fûmes de retour en nos places, il ne paraissait point à les voir qu'elles eussent bu. Après qu'elles eurent fait quelques tours de danse, le roi leur fit signe de se retirer, et voulut nous faire entendre sa musique. Elle était composée de voix et d'instruments, et ces instruments approchent en quelque sorte de la manière des nôtres. Il y avait une espèce de luth, et une forme de guitare avec une petite épinette, et deux ou trois grosses flûtes. Le roi fit aussi apporter dans la galerie où étaient les courtisanes un grand cabinet d'ébène de plus de huit pieds de haut, orné de plusieurs figures d'argent, dans lequel était une orgue qui jouait par ressorts. C'était une des pièces du présent que l'ambassadeur de Moscovie avait fait au roi de Perse. Pendant que cet orgue jouait se roi le souvint qu'un orfèvre français appelé Sain qui était à son service, jouait de la grosse flûte et d'une cornemuse à soufflet qu'il avait apportée de France. Il ordonna qu'on le fît venir, car comme il est agile de son corps, d'une humeur fort gaie, le roi prend plaisir à ses bouffonneries, et surtout quand il est entre deux vins, et qu'il s'avise de faire mille petites méchancetés à ces courtisanes. Il charge, l'une sur son cou, il jette l'autre par terre, et le nazar ou d'autres seigneurs qui se trouvent là le poussent à leur faire toutes sortes de maux, parce qu'ils voient que le roi en rit, et que ces petites farces le divertissent. Le roi fit encore venir un autre jeune Français appelé Bernard qui est aussi à son service. Ce Bernard vint en Perse avec un Français nommé La Chapelle, qui n'ayant pas le moyen d'entretenir deux hommes qu'il avait amenés de France avec lui, fut bien aise d'en être déchargé d'un. Je pris Bernard avec moi, et lui fis apprendre l'arquebuserie auprès d'un autre Français appelé Claude Mussin. S'y étant rendu capable il est enfin entré au service du roi, qui l'aime beaucoup, tant parce qu'il est de belle humeur, et qu'il entend parfaitement les langues turque et persane, que principalement parce qu'il espère toujours à force de

caresses l'obliger de se faire mahométan. Et ce n'est pas seulement le zèle de la religion qui porte le roi à le solliciter à ce changement, c'est aussi afin qu'on ne soit pas obligé de tant essayer les ouvrages qui viennent de la main, comme j'ai remarqué ailleurs que font les mahométans de tout ce qui passe par celles des chrétiens.

Quand ces deux Français furent entrés dans la salle, le roi commanda d'abord à Bernard de lui verser à boire dans la coupe, ce qu'il fit, et le roi ayant bu, lui ordonna de boire aussi dans la même coupe, et lui demanda en même temps s'il n'avait pas envie de se faire bon musulman. Ensuite le roi nous fit approcher le père Raphaël et moi, et nous fit encore les mêmes questions touchant les affaires de l'Europe, comme j'ai dit qu'il nous demanda les mêmes choses par quatre fois. Après il ordonna à Bernard de nous verser à boire dans sa coupe, et puis de la lui emplir. Le roi en but la moitié, et donna l'autre moitié à boire à son oncle. Comme je vis que le roi témoignait tant d'affection à Bernard, je pris occasion de représenter à Sa Majesté que je lui avais fait apprendre l'arquebuserie ; mais que depuis le temps qu'il était à son service il s'était endetté, et qu'il avait peu de moyens de soutenir sa famille. Il faut tout dire, c'est que Bernard était un peu débauché. Le roi se tournant alors vers lui, lui demanda encore s'il ne voulait pas se faire bon musulman, à quoi Bernard répondant supplia Sa Majesté de ne le point presser sur cet article. Je sais bien, dit alors le roi s'adressant au père Raphaël, que dans cette ville tu empêche tous les Francs de se faire mahométans. Je te les donne tous, garde-les bien, mais fais-moi présent de celui-ci, car je l'aime. En même temps le roi se leva, remarquant sans doute que chacun de ceux qui buvaient était bien aise de prendre l'air un moment, et de satisfaire aux nécessités de la nature. Il demeura près d'un quart d'heure dehors, pendant lequel temps le père Raphaël prit occasion de parler à Bernard, et de l'exhorter à tenir ferme, et de préférer son salut éternel à toutes les promesses que le roi lui pourrait faire.

Le roi étant rentré dans la salle et s'étant assis, sans plus parler à Bernard de se faire musulman, et voulant sans doute nous donner des marques de sa libéralité, commanda au nazar de faire apporter un sac de 50 tomans (car comme j'ai remarqué plus haut, chaque sac du trésor en contient autant) et dès qu'on l'eut apporté il le donna à Bernard, qui ayant remercié le roi par une profonde révérence sortit de la salle avec le sac pour le remettre entre les mains de quelqu'un, et revint bientôt après.

Le roi fit ensuite approcher les deux jeunes Hollandais, et leur

demanda plusieurs choses de leur pays et de son gouvernement. Le père Raphaël qui leur servait d'interprète, dit au roi que leur pays se gouvernait par États, mais qu'ils avaient un prince pour capitaine général par mer et par terre. Ce discours fini, les Hollandais retournèrent en leurs places, et le roi s'avisa de me demander si entre les gens que j'avais amenés de France, il n'y en avait point qui sut jouer de quelque instrument. Je dis à Sa Majesté qu'il y en avait un qui savait jouer de l'orgue et de l'épinette. Aussitôt elle commanda qu'on l'allât quérir, et que cependant les courtisanes vinrent danser et chanter. Elle ordonna en même temps que l'on apportât le *Hezar-picher*, c'est-à-dire la grande cuiller d'or, qu'il fallut que nous bussions tout d'un trait les uns après les autres sans y rien laisser. Après que nous nous fûmes tous acquittés de ce devoir, le roi me demanda laquelle de ces courtisanes me paraissait la plus belle. Aussitôt je me levai, et m'étant mis au milieu de ces douze femmes je leur fis cesser leur danse, et pris un flambeau à la main pour les mieux considérer. Le roi riait, et prenant plaisir à voir leur contenance et la mienne. Amène ici, me dit-il, celle que tu veux. Pour obéir au roi je pris pas la main celle que je crus la plus âgée, et je la menai auprès de Sa Majesté, qui nous fit asseoir tout proche d'elle. Le roi m'en montra alors une autre de la main, et me dit pourquoi je n'avais pas plutôt pris celle-là qui était plus belle et plus jeune, commandant à toutes les deux de me baiser l'une après l'autre, afin que je susse si les caresses de la jeune ne valaient pas mieux que les caresses de la plus âgée. Je repartis au roi que si j'avais à prendre une de ces femmes je me tiendrais au choix que j'avais fait, croyant que la prudence se trouve avec l'âge mais que Sa Majesté pouvait bien juger que je n'en voulais point du tout, ni de vieille, ni de jeune, et qu'encore qu'elle m'eût donné la vieille, dont j'avais fait choix pour lui complaire, afin de l'envoyer à mon logis, je ne pouvais me prévaloir de ce don, parce que quand nous étions mariés, nous ne nous attachions jamais, soit dans notre pays, soit dans nos voyages, qu'à la seule femme que nous avons épousée, et que nous lui gardions la foi en tous lieux comme notre loi nous y oblige.

Le nazar voyant que la nuit s'avancait (car il était près de onze heures) commanda à un des Maîtres-d'Hôtel de faire lever toutes les viandes qui avaient été là toute la journée, et que l'on apportât le souper du roi et le nôtre, ce qui fut aussitôt fait. On nous servit de quantité de viandes et plusieurs sortes de riz et de poissons. Sur la fin de ce , on fit entrer le Sieur Daulier, l'un de ceux que j'avais

amenés avec moi de France. Après qu'il eut fait la révérence au roi, on lui apporta une épinette, et il se mit aussitôt à en jouer. Le roi ayant demandé ensuite s'il savait chanter, le Sieur Daulier qui sait la musique commença un air de cour, mais comme il n'a pas la voix forte, et qu'en Perse on ne fait état que des grosses voix, la sienne ne plaisant pas au roi, il n'acheva pas et se tût incontinent. Comme je vis cela, et étant impossible que je ne fusse un peu gai, quoi que je ne sache pas la musique, mais ayant naturellement la voix assez forte et assez nette, je chantai un vieil air qui commence ainsi :

*Rempli d'étonnement je consulte en moi-même
Si je dois préférer Amarante à Baccus, etc.*

Le roi témoigna qu'il avait pris plaisir à m'entendre, en me disant par deux fois : *Baricala ! Baricala !* ce qui signifie, *les œuvres de Dieu* ; et c'est ce que les Persans ont accoutumé de dire quand quelque chose leur donne de l'admiration et du plaisir. Bientôt après Sa Majesté me commanda de chanter un autre air, et je lui obéis en même temps, ayant fait choix de celui qui commence de la sorte :

Amis, ce buffet m'importune, etc.

Le Sieur Daulier joua encore une fois de l'épinette, et cependant le père Raphaël et moi reprîmes nos places, où nous demeurâmes encore quelque temps. Mais enfin le nazar s'apercevant que le sommeil nous gagnait, et en ayant averti le roi, Sa Majesté lui ordonna de nous congédier, ce que le nazar fit à notre grande satisfaction, car nous avons été là depuis les huit heures du matin jusques après la minuit, c'est-à-dire près de dix-sept heures, ce qui était une assez grande fatigue.